

Engramme, centre de production en estampe / diffusion en art actuel

Echos parallèles au Grand-Cachot-de-Vent Par Delphine Blauer



L'exposition collective Echos parallèles présentaient les œuvres de 16 artistes membres d'Engramme à la galerie du Grand-Cachot-de-Vent, en Suisse, du 7 mai au 25 juin 2006

Sous son grand toit touchant presque la terre de ce coin de montagne jurassienne, se cache la ferme du Grand-Cachot-de-Vent. Monument dont la présence est attestée depuis le 16^e siècle, cette ferme a gardé sa forme originale et son cachet tout en se transformant en espace de diffusion de l'art contemporain. C'est dans ce lieu empli d'une longue histoire et d'une forte présence, que s'exposent les œuvres des artistes du collectif Engramme et que je vous propose de me suivre.

Passé la porte d'entrée, me voici dans un couloir étroit qui m'amène pratiquement au centre du bâtiment, dans le tué (pièce contenant une cheminée surmontée d'une grande hotte et servant de fumoir). Là, je découvre en face de moi les aériennes larmes d'Artémisia, un rideau de diamants de verre et de plumes s'écoulant jusqu'au sol. Contemplant cette œuvre, mon œil est attiré par une vivante forme rouge sur ma droite. Passé le seuil de ce grand espace tenant anciennement lieu de logis, je me retrouve en présence d'une grande jupe rouge tournoyant dans l'espace. Je me glisse entre les voiles et entre au cœur de la mémoire et de la réflexion de l'artiste Katharina Trüb, en découvrant la trace inspirée à celle-ci par l'œuvre "Susanna e i Vecchioni" de Artémisia Gentileschi (17^e siècle). Autour de moi se déroule un texte métaphorique évoquant une rencontre sur fond d'intimidation, imprimé sur le jupon intérieur. Au centre de l'espace s'écoulent dans un léger tintement quelques larmes de verre. J'expérimente cette étrange impression d'être entrée physiquement dans l'œuvre, tout en restant spectateur.

Je continue ma visite en parcourant l'ancien logis ouest et découvre de part et d'autre de l'espace, comme une réponse à la jupe rouge, la gestuelle spontanée, l'écriture et la profondeur des estampes de France Mc Neil se déployant sur les vieux murs, comme inscrites sur la pierre et provenant des profondeurs de la construction. Dans la partie de l'ancienne cuisine, à côté du vieux fourneau en pierre, s'organise le patient travail de Pauline Hébert : lent travail successif en lithographie, le grain de la pierre dépose la couleur en de multiples variations sur le papier, donnant à voir une œuvre colorée, pleine de finesse et de vibration. Sur une table basse se déploie une suite de signes imprimée sur une feuille pliée et découpée, œuvre déployée comme un livre avec de multiples sens de lecture pouvant aussi bien se refermer pour contenir ses secrets. De l'autre côté du logis, un espace plus intime contient le dialogue entre les œuvres d'Odette Ducasse et Noëlla Dionne. D'une démarche technique proche, intégrant dans les deux cas le texte ou la poésie, les deux artistes atteignent un résultat différent : d'un côté, des œuvres expressives et narratives, assumant volontairement leur côté géométrique et incisif; de l'autre, des œuvres doucement colorées et sensibles, jouant sur les contrastes créés par un jeu de superpositions.

En page couverture :
œuvres de Sylvain Roy

Crédit photo : Madeleine
Samson

Engramme
501, de Saint-Vallier Est
Québec (Québec)
G1K 3P9

Tél. : (418) 529-0972
Télec. (418) 529-9849

engramme@meduse.org
www.meduse.org/engramme

ISSN 1712-901X

© Engramme

Revenant vers le centre de la galerie, je passe par une ancienne pièce dont le plafond a disparu, où je découvre contre le revêtement des parois le travail de Céline Blouin. Ces xylogravures, cherchant à faire ressortir l'essence même du bois de la matrice, semblent appartenir de tout temps à la chambre, comme la révélation des signes et de l'âme du revêtement ancien en bois. Je plonge mon regard en contrebas dans l'ancienne cave à bois : couchées à même la terre battue trois femmes me dévisagent, avant que je ne découvre les paysages sur lesquelles elles règnent. Ces œuvres singulières (Jeanne de Chantal Côté) semblent surgir du plus profond des entrailles de la terre, la dualité - complémentarité entre la représentation humaine et les paysages interroge le spectateur sur sa propre perception et sa place dans l'univers de la nature.

Repassant par le tué, je me dirige à présent vers l'ancienne écurie. Passé le seuil, je suis happée par les estampes de Madeleine Samson fixées entre les structures des mangeoires : impressions et matrices peu conventionnelles parfois prolongées par un jeu de collages, ces œuvres dégagent une étonnante sensation de force et d'irréalité. Devant celles-ci, trois livres de l'artiste permettent d'entrer dans sa démarche et de découvrir ces petits riens qui deviennent œuvres quand on sait les reconnaître. Sur le mur opposé, épinglées sur le fond des mangeoires comme une réponse au travail de Madeleine Samson, Sylvain Roy nous présente ses profils. Surgis d'une petite plaque d'acier rouillée et percée, mise en scène par le processus même de mise en abîme de l'œuvre, ces estampes deviennent une sorte d'autoportraits de l'artiste. Dans la dernière stalle, dans des tons estompés, un couple danse : œuvre de Laurent Gagnon. Je poursuis ma déambulation et accède à l'ancienne remise, transformée en cafétéria. La suite du travail de Laurent Gagnon y trouve justement sa place, ses sérigraphies empruntant leurs motifs au monde de la consommation : étiquettes de bière, monnaies et billets, de même que l'image du couple, nous proposent la vision ironique de l'artiste concernant notre société.

Empruntant un petit escalier, je débouche au premier étage dans l'espace de la grange. Face à moi, trois estampes imprimées sur toile m'accueillent de leurs tons vifs : collages d'images et éléments divers empruntés au web, les compositions de Thérèse Guy ressemblent à de petites histoires dessinées et démesurément agrandie. On croirait presque accéder au pays des merveilles d'Alice. Sur ma gauche, de plus petites estampes attirent mon attention : le *nouveau monde* coloré et symbolique de Claude Michaud, ainsi que trois œuvres lithographiques, proches du dessin à la pointe sèche, mélangeant abstraction et narration. Contre la façade pignon revêtue de bois, s'alignent les paysages d'Eveline Boulva, transformés par la méthode d'impression ainsi que l'adjonction de textes ou de dessins. Ces estampes s'inscrivent à la limite du mur de pierres, comme un écho des paysages enfouis dans la mémoire de chacun. Je me retourne et avance au centre de l'espace de cette partie de la grange, délimitée par quatre poteaux de bois soutenant la charpente. Sur ces structures essentielles courent les chevaux de mer, poissons et chimères de Manon Bourdon, dans un ballet hallucinant et sombre. Happée par les flots, la structure se cache derrière le déferlement des sensations déclenchées par ce monde mystérieux. En limite de cet espace passe la hotte revêtue de bois du tué. Sur son flanc voltigent les oiseaux d'Amélie Brisson-Darveau : séquences inspirées du film éponyme d'Alfred Hitchcock, cette série de sérigraphies m'amène sur l'autre versant de la hotte où se meuvent les mêmes images, montées en une suite vidéo par Guillaume Brisson-Darveau. En passant d'un côté à l'autre, je découvre la confrontation entre images imprimées - images projetées.

Enfin, je termine ma visite par le dernier espace de la grange situé derrière la cheminée, un espace intime où je découvre les histoires de famille de Lise Vézina-Beltrami : trois compositions jouant sur la mémoire et les souvenirs, évoqués en particulier par d'anciennes photographies familiales. Œuvres intimistes, elles s'accrochent à la charpente de la façade comme pour mieux appartenir à la mémoire du lieu. Œuvres, moyens d'expression et réalisations multiples propres à chaque artiste ; l'ensemble de l'exposition porte bien son nom *d'Échos parallèles*, un dialogue singulier se déployant d'espace en espace, d'œuvre en œuvre et s'inscrivant durablement dans la mémoire du spectateur. Magnifique mise en espace de l'exposition dans ce lieu si particulier, les œuvres – sans artifices ou encadrements – semblent appartenir de tout temps au bâtiment.

Architecte de profession, **Delphine Blauer** vit et travaille en Suisse. Détentrice d'un certificat en arts plastiques de l'Université Laval, elle poursuit parallèlement une carrière artistique où elle s'adonne à la production de livre d'artiste, de cyanotype, de peinture et d'estampe. Delphine Blauer est membre d'Engramme.